

BLENNORRHAGIE UTÉRINE.

C'est ordinairement de l'endométrite du col que produit la blennorrhagie. Dans presque tous les cas où la partie supérieure du vagin est prise, le col baigne presque constamment, pendant que l'inflammation est le plus marquée, dans un pus âcre, irritant. Il ne faut pas s'étonner que dans bien des cas, cette irritation, au lieu de se limiter à la production de la congestion, d'érosions, d'ulcérations superficielles, etc., du col, pénètre dans sa cavité et quelquefois jusque dans la cavité utérine, et y produise tous les symptômes caractéristiques de la métrite.

Dans le premier cas, l'examen au spéculum montrera un col rouge, gonflé, ulcéré, d'entre les lèvres duquel s'écoule un liquide albumineux, muqueux ou muco-purulent, et assez visqueux pour ne se laisser enlever que difficilement. Cet écoulement ne diffère en rien de celui qu'on trouve chez les femmes faibles, débilitées, épuisées par des accouchements ou d'autres raisons, et qu'on connaît comme une variété de la leucorrhée. Quand cet écoulement, qui est neutre ou alcalin, entre en contact avec les sécrétions acides de la région enflammée, il se coagule, devient laiteux, et se présente souvent sous l'aspect de masses semi-solides, mêlées au flux vaginal plus fluide. Il subit les mêmes altérations au contact des injections ou des suppositoires astringents, et ce nouveau phénomène alarme sou-

vent la malade quand elle n'a pas été prévenue.

Quand l'affection s'étend à la muqueuse ou au corps de l'utérus lui-même, quand elle se propage par les trompes de Fallope à la cavité péritonéale ou aux ovaires, ou lorsque, dans d'autres cas, elle s'étend du tissu conjonctif sous-muqueux du vagin à celui de la cavité pelvienne, elle produit des complications de la plus extrême gravité.

La métrite, l'ovarite, la péritonite ou la cellulite pelvienne d'origine blennorrhagique ne diffèrent en rien de ces mêmes affections quand elles sont idiopathiques ou consécutives; on en trouvera la description dans les manuels de gynécologie (1).

Traitement.

Les affections de l'utérus produites par la blennorrhagie ne réclament aucun traitement spécial. Le nitrate d'argent pour les érosions, les sangsues pour les congestions, les tampons ou les suppositoires, l'iodeforme, l'iode, et toutes les armes bien connues de l'arsenal gynécologique sont ici aussi utiles que dans les autres affections de la matrice; les mêmes remarques s'appliquent aux autres affections pelviennes et abdominales qui peuvent compliquer ou suivre la vaginite.

BLENNORRHAGIE DE SIÈGE ANORMAL

Les blennorrhagies auriculaire, nasale, ombilicale, axillaire et rectale ont été décrites par différents auteurs comme autant de variétés dues à la contagion. Je dirai tout de suite que, n'ayant

jamais rencontré aucune de ces complications, je ne crois pas à leur existence; et l'examen de ce que disent les auteurs à ce sujet ne peut que confirmer mon scepticisme.]

BLENNORRHAGIE AURICULAIRE, NASALE, OMBILICALE, AXILLAIRE, ETC.

Je citerai seulement quelques-unes des meilleures autorités :

Jullien (1) dit : « Nous passerons sous silence la blennorrhagie auriculaire, buccale, axillaire et ombilicale, dont rien ne nous prouve aujourd'hui la possibilité. »

Berkeley Hill (2), n'a jamais vu de cas semblables.

(1) Jullien, *op. cit.*, p. 212.

(2) Berkeley Hill, *op. cit.*, p. 585.

Blumstead (2) n'a jamais rencontré la blennorrhagie du rectum, et pense que l'existence des autres variétés est douteuse.

Lebert (3), bien qu'admettant l'existence de la

(1) Fleetwood Churchill et Leblond, *Traité pratique des maladies des femmes*, 3^e édition. Paris, 1881, in-8. — Eustache, *Manuel des maladies des femmes*. Paris, 1881, in-8. — Gallard, *Leçons cliniques sur les maladies des femmes*, 2^e édition. Paris, 1880.

(2) Blumstead, *op. cit.*, p. 211.

(3) Lebert, *in* Ziemssen, *op. cit.*, vol. VIII, p. 808.

blennorrhagie rectale, ne dit pas en avoir vu un seul cas, et ne fait pas allusion aux autres variétés.

Dans tous ces ouvrages nous trouvons citée une observation unique et absurde d'Edwards (1); il s'agit d'une veuve atteinte d'un catarrhe grave avec ulcération de la membrane de Schneider, qui six mois auparavant se serait, paraît-il, servi d'un mouchoir qu'on suppose avoir été contaminé par son fils atteint à cette époque de blennorrhagie! Jullien (2) mentionne également un ou deux cas aussi fabuleux de blennorrhagie nasale, l'un d'Andrew Duncan (1784) et l'autre de Forcade, qui l'attribue à une métastase et affirme qu'il a été guéri par le rappel de l'écoulement urétral.

Il s'agit d'un marin à tempérament sanguin, qui contracta le 20 germinal an X une blennorrhagie, laquelle fut arrêtée au bout de trois jours par des injections d'acétate de plomb liquides. Dès lors, cessation de tous les symptômes locaux; mais le 10 floréal, malaise général, gêne considérable dans la respiration, efforts violents pour tousser; la nuit, augmentation de l'oppression, crachats sanguinolents. Le lendemain, céphalalgie profonde, pommettes vivement colorées, chaleur au gosier, oppression telle, que le malade est forcé de se tenir assis, etc. M. Forcade apprend que le malade s'est supprimé une gonorrhée par des injections et il se propose de la rétablir. Le 12 floréal, il pratique une injection d'ammoniaque liquide dans le canal de l'urèthre, le lendemain écoulement muqueux par ce canal, diminution de symptômes inflammatoires relatifs à la respiration, et enfin cessation complète au bout de 8 jours (3).

Hecker, médecin du roi de Prusse en 1787, décrit une blennorrhagie nasale, mais ne paraît pas en avoir vu de cas, et semble appuyer sa description sur celle de Duncan.

BLENNORRHAGIE RECTALE.

La blennorrhagie rectale paraît un peu mieux démontrée, mais elle est encore bien loin d'être prouvée.

Allingham (4) publie trois cas qu'il donne comme des exemples indubitables de blennorrhagie rectale,

(1) Edwards, *Lancet*, 4 avril 1857.

(2) Jullien, *op. cit.*, p. 209.

(3) Forcade, *Annales de Montpellier*, t. XII, et *Bibliothèque médicale*, t. XII, p. 117.

(4) Allingham, *Diseases of the rectum*, p. 237, éd. de 1871.

Vidal (de Cassis) (1) cite, d'après Baumès, le cas d'un ouvrier, qui, après avoir appliqué ses lèvres à la vulve d'une femme atteinte de blennorrhagie, eut un engorgement avec tuméfaction, rougeur, chaleur et douleur de la moitié gauche de la lèvre inférieure, qui se couvrit de granulations blanchâtres et devint le siège d'un écoulement purulent modéré. Cette affection se montra six à huit jours après le contact infectieux, et avait déjà six semaines de durée quand le malade se présenta. Elle résista opiniâtrement à un traitement émollient dirigé par Baumès.

Bien qu'il y eût probablement dans ce cas une relation de cause à effet entre la blennorrhagie et l'affection labiale, il ne s'ensuit pourtant pas qu'elles fussent de la même nature. Des plaques muqueuses préexistantes, enflammées par le contact d'un pus irritant, ou une forme grave d'ulcération herpétique peut s'accompagner de tous les symptômes ci-dessus mentionnés, et pourrait donner des phénomènes observés une explication bien plus satisfaisante.

Il est certain que le contact d'un pus irritant ou de mauvaise nature avec une muqueuse délicate peut toujours produire de l'inflammation, de l'eczéma ou même de la suppuration, des abcès ou des ulcérations, surtout si l'individu est épuisé, mal nourri ou intempérant. Mais il est évident que le pus blennorrhagique produit rarement, si tant est qu'il puisse jamais produire, de semblables désordres, si nous songeons aux nombreuses occasions que les auteurs cités ont dû avoir d'en observer: aucun d'eux ne paraît avoir vu un seul exemple authentique de ces formes d'infection.

Par conséquent, en ce qui concerne toutes ces variétés sauf la variété rectale, nous pouvons conclure que les preuves de leur existence en tant qu'affections définies et reconnaissables, manquent absolument.

chez des prostituées qui toutes avouèrent la manière dont elles avaient contracté leur mal. Au spéculum, la muqueuse était le siège d'une inflammation intense, mais cette inflammation ne paraissait pas s'étendre au tissu aréolaire sous-muqueux. Dans la quatrième édition de l'ouvrage d'Allingham (2), je n'ai plus trouvé mention de ces cas, et je suis porté à croire que l'auteur les a omis intentionnellement, ayant probablement quelques doutes sur leur authenticité.

(1) Vidal (de Cassis), *Maladies vénériennes*, p. 188, 2^e éd., Paris, 1855.

(2) Allingham, Philadelphie, 1882.

Amb. Tardieu (1) rapporte une observation d'écoulement verdâtre abondant chez un homme ayant eu des rapports contre nature avec un autre atteint de blennorrhagie, mais je n'ai pu trouver la description de l'état du rectum.

Bumstead Hill et Lebert n'ont jamais, je l'ai déjà dit, observé un cas de cette espèce.

Diday (2) n'en a jamais rencontré, et après avoir plus de trente fois et toujours en vain essayé d'inoculer les narines, les lèvres, l'anus, il dit que, de toutes les blennorrhagies extra-génitales, il ne considère comme indubitable que l'existence d'une seule, la conjonctivite blennorrhagique.

Jullien (3) décrit une blennorrhagie anale, mais dit que l'inoculation expérimentale a montré que l'affection ne peut dépasser les limites de l'orifice mucocutané, où l'épithélium cylindrique est remplacé par l'épithélium pavimenteux.

Les symptômes qu'il décrit ne diffèrent pas

(1) Tardieu, *Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, 7^e édit. 1878.

(2) Diday, *op. cit.*, p. 129.

(3) Jullien, *op. cit.*, p. 213.

de ceux que j'ai souvent vus produits par le contact avec l'anus d'écoulements blennorrhagiques, mais que j'ai toujours attribués à de l'eczéma. On les rencontre principalement chez les prostituées de bas étage, malpropres, qui laissent des écoulements vaginaux couler sur le périnée et la région interfessière. Cette inflammation s'accompagne de tous les signes de la dermatite, chaleur, rougeur, démangeaisons, vésiculation ou pustulation, quelquefois d'ulcérations qui se font facilement dans les plis de l'anus et se prolongent en haut, prenant une forme linéaire et devenant de véritables fissures. Elle s'associe souvent avec la formation d'hémorroïdes externes, et quelquefois de verrues, mais ne m'a jamais semblé avoir aucun caractère particulier, et ne s'est jamais, dans les cas que j'ai vus, étendue à l'intérieur du rectum.

Les soins de propreté, la pommade à l'oxyde de zinc ou quelque poudre siccatrice suffit ordinairement pour assurer une prompte guérison.

MALADIES VÉNÉRIENNES ; ULCÈRE VÉNÉRIEN SIMPLE OU CHANCROÏDE, ET SES COMPLICATIONS

PAR LE D^r F. R. STURGIS

Professeur de pathologie vénérienne à l'Université de la ville de New-York (service médical), chirurgien de la troisième division vénérienne de l'hôpital de la Charité, Blackwell's Island, etc., New-York (1).

ULCÈRE VÉNÉRIEN SIMPLE OU CHANCROÏDE

Synonymie.

Français : *Chancroïde* ; Allemand : *Schancker*.

L'acceptation de la loi de Bassereau sur la différence de nature de l'ulcère vénérien local et de la lésion initiale de la syphilis, et la formation consécutive des deux écoles, celle des dualistes et celle des unicistes, faisaient supposer que toutes les discussions touchant les caractères de ces deux maladies étaient terminées, mais il semble qu'il en soit loin d'être ainsi. De nouvelles expériences faites avec du pus puisé à différentes sources, ont remis en question des faits qui semblaient le mieux établis au sujet du diagnostic de l'ulcère vénérien simple, nous voulons parler de la propriété qu'il possède de s'auto-inoculer ; et si aujourd'hui on ne nie pas ouvertement, du moins on n'admet pas sans réserve l'existence d'un virus propre à cet ulcère. Citons les paroles d'un des derniers auteurs qui font autorité sur ce sujet, un des premiers en Amérique qui ait enseigné la doctrine dualistique et la différence des virus chancroïdal et syphilitique.

« Le chancroïde.... n'est pas le produit d'un virus spécifique, incapable de se reproduire *de novo*.... Si

(1) Traduit par M. le D^r Ch. Schwartz.

cette opinion est exacte, elle suggère l'idée d'une analogie intéressante avec l'histoire de nos idées concernant la valeur de la blennorrhagie, affection qui, au siècle dernier, était regardée comme produit par le virus syphilitique. On supposa ensuite qu'elle était produite par un virus spécial, le virus blennorrhagique. On sait aujourd'hui qu'elle peut être causée par un simple irritant quelconque, mais plus spécialement par le pus de l'urèthre ou d'autres muqueuses, que leur inflammation soit due ou non à la contagion. L'histoire du chancroïde, nous le prédisons, sera celle de la blennorrhagie (1). »

Ces changements d'opinion me déterminent à indiquer les raisons qui les ont amenés, et de donner, autant que possible, les opinions des syphilographes actuels.

Histoire et nomenclature.

Jusqu'à l'année 1852, tous les ulcères vénériens étaient rapportés à une cause unique, au même virus, et étaient désignés d'un même nom, celui de syphilis primitive. Il est vrai que Hunter, Ricord et d'autres syphilographes moins connus reconnaissaient qu'une certaine proportion seulement des ulcères des parties génitales était indurée et suivie de manifestations

(1) Bumstead and Taylor, *Pathology and treatment of venereal diseases*, 4^e éd. Philadelphie, 1879.